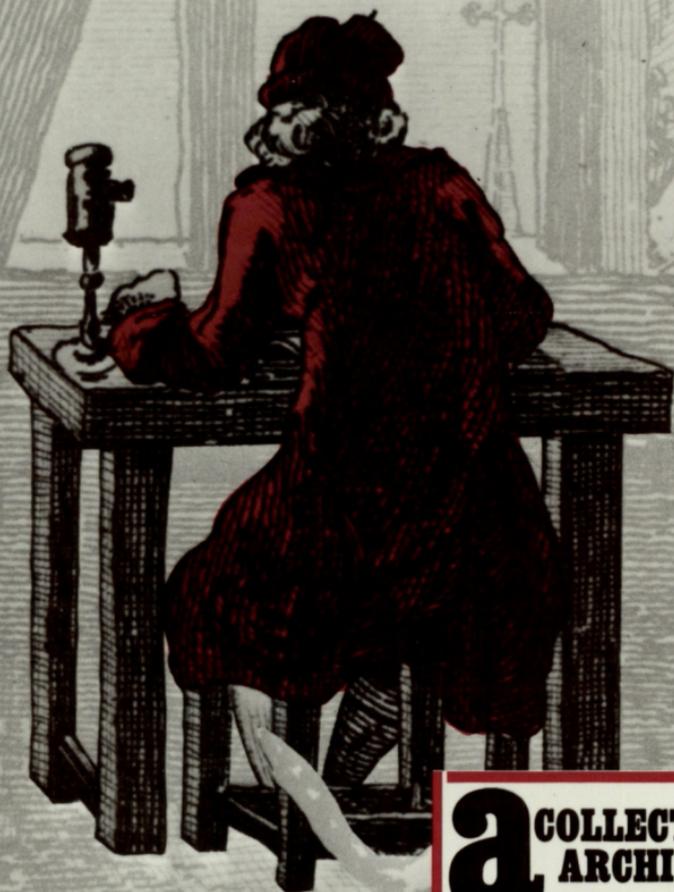


PIERRE PRION, SCRIBE

présenté par
Emmanuel Le Roy Ladurie
et Orest Ranum



a COLLECTION
ARCHIVES

Professeur au Collège de France,
Emmanuel Le Roy Ladurie a renouvelé
depuis vingt ans l'histoire de la France rurale
à l'époque moderne. Il est, entre autres,
l'auteur de *Paysans de Languedoc* (1966), de
l'Histoire du climat depuis l'an mil (1967) et de
Montaillou, village occitan (1975).

Orest Ranum enseigne à l'université
Johns Hopkins à Baltimore. Parmi ses
travaux traduits en français, *Les Créatures de Richelieu* (1966)
et *Les Parisiens au XVII^e siècle* (1973).

© Éditions Gallimard-Julliard, 1985.

En 1977, E. Le Roy Ladurie, historien du Languedoc et professeur au Collège de France, « rencontrait » chez un propriétaire méridional un manuscrit important de Pierre Prion rédigé de 1744 à 1759 ; dès lors le possesseur de ces pages les mettait gracieusement à la disposition d'une recherche ponctuelle. De son côté, Orest Ranum, professeur à l'université Johns Hopkins de Baltimore, et historien de la France, faisait une découverte analogue dans les archives de la Société des lettres de l'Aveyron¹, en ce qui concerne la partie initiale du texte de Prion, relative aux années 1687-1744. Le présent livre offre ci-après cette première moitié, proprement autobiographique², de l'écrit d'une vie d'homme (1687-1759). On a dû malheureusement élaguer, en raison des impératifs bien connus de l'édition actuelle, quelques fragments du texte en question : conformément à l'esprit de la collection « Archives », ces coupes ont affecté surtout diverses redondances, insertions de textes d'autrui, et certains développements de Prion parmi les plus extrinsèques de son œuvre. Les coupures que nous avons introduites sont signalées par des points de suspension. Nous avons modernisé l'orthographe et, le cas échéant, la ponctuation. Nous avons également inséré quelques sous-titres qui suggèrent le contenu de tel ou tel paragraphe. Pour faciliter la compréhension du texte, nous introduisons aussi entre crochets [...] de brefs éclaircissements, dans le corps même de l'ouvrage.

Nous n'aurions pas pu aboutir à cette publication sans l'aide précieuse des membres de la Société des lettres, arts et sciences de l'Aveyron. On nous permettra de mentionner spécialement parmi eux le regretté président, Pierre Carrère ; le secrétaire perpétuel, Louis Balsan ; le bibliothécaire, René Lançon ; et le doyen de la Société, le comte d'Adhémar de Panat.

Présentation

Pierre Prion prétend, peu sincère, n'être pas auteur. Il a voyagé beaucoup à pied, à dos d'âne, en chaise de poste, au sud et même au nord de la France. Il a de la vertu, son éducation primaire mais nullement secondaire est très solide ; c'est pourquoi, devenu ensuite autodidacte à part entière, il dépassera largement le niveau d'instruction des petites écoles ; il ne dissimule pas pour autant, dans bien des domaines, l'étendue de son ignorance. À l'en croire, il n'a point de génie. La modestie l'étouffe-t-elle ? Depuis mai 1712, il vit au château d'Aubais, en pays de Vaunage (dans le Gard actuel). Il y exerce, pour le compte du châtelain, le métier de copiste ; accessoirement il est maître maçon, contre-maître agricole, cuisinier, caviste, bref homme à tout faire du même seigneur, le marquis d'Aubais, dont la bibliothèque est admirable, et dont le temps se partage entre Paris et Languedoc. En 1759, quand s'interrompt l'ultime manuscrit de Prion, et bientôt sa vie, l'auteur n'a point changé de résidence. Tout au plus évoque-t-il d'anciens déplacements, longs et rudes, jusqu'en Île-de-France, Savoie, Guyenne, Catalogne et Provence. D'entrée de jeu, notre homme se situe dans le petit monde aubaisien, que domine la maison seigneuriale, cependant qu'au bourg les curés et vicaires tiennent le premier rang. Après eux, viendraient, si l'on en croit l'écrivain du Manuscrit, ces bureaucrates en herbe que sont les greffiers ou secrétaires des communautés, scribes municipaux ou seigneuriaux au nombre desquels figure Prion de temps à autre...

Il est né près de Rodez, à Réquista (Rouergue de jadis, Aveyron actuel) le 11 octobre 1687. Au baptême, le parrain est maréchal-ferrant ; la marraine, femme de ménager, autrement dit de propriétaire-exploitant ; ce forgeron et cette « ménagère » vivent donc en un milieu social légèrement inférieur à celui des parents du bébé. Étienne Prion, père de Pierre, est en effet notaire royal à Réquista au temps de Louis XIV, et descendant d'un soldat du maréchal de Gassion¹. Deux autres familles Prion, l'une nota-

riale, l'autre marchande, émergent parmi les notables du même village aveyronnais. Autre signe de respectabilité : un oncle de Pierre Prion est curé, actif contre les protestants ; il finira chanoine lozérien².

Pierre est venu au monde à la fin de la période des vendanges, « nu-tête et sans crépine ou baignolet », autrement dit sans placenta sur le crâne. Façon de dire qu'il n'est pas né coiffé : donc il vivra pauvre. Pierre est pourtant le fils d'une famille relativement aisée, puisque notariale (sans qu'il faille exagérer la richesse des notaires rouergats au XVIII^e siècle). Pendant sept ans le garçon, aux « écoles » locales, s'est assimilé les rudiments du français et du calcul, sous l'égide d'un M. Valette, régent alias instituteur, beau parleur et grand fouetteur, « brusque, violent et plus redoutable que le géant de l'empereur Charles Quint, battant les enfants d'un nerf, d'une grosse fêrule et du fouet, jusqu'à effusion de sang ». Ce Valette paraît avoir convenablement formé Prion qu'aide en outre l'ambiance intellectuelle de sa propre famille, père et mère : une fois « sur le pavé » le garçon pourra, d'entrée de jeu, devenir copiste ou petit secrétaire salarié. À onze ans, Pierre Prion participe aux guerres enfantines des quarante écoliers de sa classe ; il les divise en deux bandes qui combattent l'une contre l'autre. L'alphabétisation poussée dont Pierre bénéficie le situe à un certain niveau dans la société locale, car le Rouergue d'Ancien Régime, en ses bases populaires, demeure largement illettré. Enfant, Pierre visite Rodez et Albi, au cœur ou aux portes de son Aveyron natal. À douze ans, en 1699 ou 1700, et contre son gré, il est placé par son père comme petit scribe, calligraphiant sur le papier timbré, chez un avocat puis un juge de sa bourgade ; ces deux juristes locaux travaillent partiellement pour la justice seigneuriale du comte de Verdalle, possessionné à Réquista. Un court séjour à Toulouse, où Pierre Prion besogne pour un avocat, le détermine, dégoûté, à revenir au pays natal. À cette époque (on est en 1700-1701), il va sur ses quatorze ans. Il passe quelque temps (au sujet de quoi il bavarde peu) comme pâtre et aussi chapeur ou cueilleur de fruits. Il a la houlette en main, le tonnelet et la musette en bandoulière. Berger local, il assiste, avec son troupeau effaré, à l'éclipse de Soleil en 1706 ; il essaie ce jour-là de calmer l'épouvante des naturels de Réquista ; rassemblés sur la place publique, ils croient que la fin du monde est arrivée.

Le père et la mère de Pierre seraient morts simultanément (?) en 1706, d'après Prion³. Le testament paternel confie l'héritage à la sœur du défunt et tante de l'auteur ; sans barguigner, elle rétro-

cède les biens qui lui sont ainsi échus à la fille d'Étienne Prion... et elle déshérite les quatre fils du notaire, dont Pierre. En agissant de la sorte, la tante paternelle se conforme à ses préférences propres ; pourtant elle ne viole pas les règles impérieuses du droit romain, adoptées par le parlement de Toulouse et par la coutume rouergate. Elles réservent volontiers l'héritage à un seul enfant, arbitrairement choisi, fille ou garçon ; elles laissent dépenaillée la progéniture surnuméraire. Les quatre jeunes mâles n'ont plus qu'à quitter la maison familiale de Réquista, si même ils n'en sont pas expulsés manu militari par leur sœur et par leur tante. Jean Prion, cadet, s'engage dans l'armée royale : il y « crève » (sic) en 1712. François Prion, plus jeune encore, inaugure une carrière typiquement rouergate : il « descend » de façon classique en Languedoc, apprend à Nîmes le métier de cordonnier, puis remonte dans ses montagnes où il épouse « les tremblantes misères du mariage ». Son frère, notre Pierre Prion, l'avait pourtant mis en garde contre elles. Le malheureux François finit par « crever » lui aussi après sa défunte marmaille pendant la mauvaise année 1741. Un autre frère, Raymond, se marie et survit, mais sans enfants. Quant à notre écrivain Pierre Prion, il opte volontairement pour le célibat ; il l'estime moins dangereux que les noces, étant donné sa pauvreté. (Nous n'excluons pas, néanmoins, qu'il se soit marié à une date indéterminée avant 1744, malgré ses vieilles proclamations d'amour... envers la chasteté ; mais on n'a strictement aucune preuve de ce « mariage » qui, à tout prendre, paraît improbable.) L'héritage notarial ne porte pas bonheur à Marguerite Prion, seule des cinq enfants qui fut testamentairement avantagée. En 1737, elle « crèvera » en compagnie de son époux, lui-même déshérité par son propre père.

À la mort du notaire, Pierre Prion, comme ses frères, n'a d'autre ressource que de prendre la route. Il va donc, après brève pérégrination, s'engager comme petit valet chez l'abbé Vernet, de Coupiac, près de Millau. Il y fait la cuisine et le lit, panse le cheval, garnit le bûcher et collecte les grains pour la dîme. La ration de vin distribuée par l'abbé semble raisonnable ; l'alimentation est médiocre. Le maître de maison est grand buveur et batailleur. Pourtant, cet abbé Vernet n'est pas sans qualités : il ravitaille de son mieux les misérables « errants » pendant la famine de 1709, qui ravage la contrée et toute la France. Rétrospectivement, Prion évoque, cette année-là, les vieillards en haillons et les jeunes enfants qu'il aide à mettre en terre ; ils ont « le visage beau comme des anges », et la bouche encore pleine des herbes qu'ils

mâchaient pour tenter de survivre à la faim des faims. En 1710, Prion est valet de ferme non loin de là chez un certain Valette, de Saint-Sever. L'une des occupations de ce personnage consiste, semble-t-il, à lever les grains des dîmes et droits seigneuriaux ; Prion, alors âgé de vingt-trois ans, lui est fort utile, à la fois comme homme de peine et comme comptable compétent de ces redevances, puisqu'il fut formé jadis aux petites écoles.

À la fin de 1710, Prion, que rien ne retient au pays, décide d'effectuer le « saut » traditionnel des Rouergats : par le raidillon du pas de l'Escalette, il descend vers les mirages méditerranéens, en direction de Lodève et de Montpellier. L'armée royale, en ces dures années des guerres de Succession d'Espagne, a besoin d'hommes ; elle le cueille en chemin. À Saint-Félix, au diocèse de Lodève, Pierre Prion est racolé de force par un capitaine d'infanterie qui l'attache momentanément à une corde, et le mène (en principe) jusqu'à la garnison de son nouveau régiment, sise à Toulon. Entre-temps, à l'étape provençale de Pellissanne, Pierre réussit à désertier ; il se dissimule dans les combles du clocher local, cachette introuvable ; puis, la nuit venue, il s'évade par-dessus les remparts, avec l'aide d'un indigène complice. Dans l'affaire, il a perdu ses hardes.

Le 25 mars 1711, il est « rendu » en Arles, où il remercie Dieu ; il réussit, on ne sait comment, à entrer au service du marquis rouergat de Saint-Véran — premier aristocrate d'une longue série —, qui l'emploie comme copiste clandestin. À l'été 1711 (Prion a vingt-quatre ans), on le retrouve en Rouergue, non loin des caves de Roquefort, dans la domesticité de ce même seigneur, le marquis de Saint-Véran-Mélac. Victime et témoin de violences diverses, assez fréquentes en ces provinces méridionales, Prion assiste à un duel au pistolet entre deux Rouergats ; l'un des combattants reste sur le carreau. Notre jeune homme jure le silence à l'assassin, qui, manifestement, n'est pas de bonne humeur ce jour-là.

Dégoûté derechef de son Rouergue, Pierre Prion reprend la route de Montpellier. Il s'y met successivement au service de deux personnages de la noblesse de robe, MM. de Belleval et de Boucaud. Il observe, avec son humour habituel — quelquefois noir — les tragédies et les curiosités locales : pendaisons, danse folklorique du chevalet, statue équestre de Louis XIV, activités du juge des vendanges, fabrication féminine du verdet ou vert-de-gris ; dissections à l'école de médecine, dont il feint de s'effrayer. La protection de son ancien maître Saint-Véran ne lui fait pas

défaut : en mai 1712, ce seigneur lui déniche un poste de copiste chez le marquis d'Aubais, au diocèse de Nîmes. C'est une bonne place, une excellente maison au service de laquelle Pierre demeurera près de cinquante années : le marquis est né en 1686 ; il est papiste tiède et d'ascendance protestante, ainsi que sa femme ; à tous égards, c'est un homme de culture. Il apprécie les talents de Prion.

Stabilité de l'emploi ne signifie pas fixité résidentielle. L'une des premières tâches de Pierre, au temps de sa vigoureuse jeunesse, consiste à suivre le maître dans de lointaines recherches archivistiques ; elles concernent les ancêtres du marquis, et d'autres « questions d'histoire »^A. Dès 1712, avec M. d'Aubais, Prion se rend en Provence ; il y copie des chartes et « registres-journaux », dont les données permettront de retracer l'origine de la famille de Baschi, racine des lignages seigneuriaux d'Aubais. Prion passe aussi à Manosque, où l'on se remémore avec crainte les tremblements de terre de 1711. Il y constate l'esprit anticalviniste et volontiers contestataire des Provençaux : ils s'émeuvent à plaisir pour la défense de leur parlement. À Aix-en-Provence, où siège ce haut tribunal, Prion voit les deux dirigeants festifs de la jeunesse aisée du pays : le roi de la basoche est leader des juristes roturiers (procureurs et clercs) ; le prince d'amour préside aux distractions de la jeune noblesse locale ; celle-ci s'imprègne déjà d'esprit troubadour. À Avignon, Pierre fait deux doigts de cour, médiocrement versifiée, à la femme de son aubergiste. En tout bien tout honneur ? De là, il suit son maître en Savoie, aux eaux d'Aix-les-Bains, puis revient vers le Midi méditerranéen, par Lyon. Il y est grugé par une hôtesse d'auberge. Elle lui prend sa petite monnaie et ses deniers à 50 % de leur valeur. En aval du confluent lyonnais, Pierre descend le Rhône sur un vieux « bateau-cabane » en compagnie d'un colonel, lui-même flanqué de valets et de chevaux. Depuis la rive, les commis des douanes, aux fins d'arraisonnement, leur tirent dessus à coups de mousquets et à balles réelles. La situation est embarrassante : l'auteur sait copier mais point nager. Au plus vite, il met ventre à terre dans sa barque ; et ensuite pied à terre, à Viviers, plus au sud. Là, il assiste peut-être aux ébats des convulsionnaires huguenots (en 1713) ; et puis il est témoin de la concurrence effrénée que font aux « parpaillots » les prêtres sulpiciens campés dans leur séminaire ; enfin, il rentre à Aubais en direction de son écritoire, après avoir traversé Bourg-Saint-Andéol où les femmes sont patoisantes et les dames francophones. À Uzès, il s'est extasié sur les cale-

çons longs que les autochtones, mâles et femelles, portent sous leurs braies ou robes, pour faire écran au mistral en hiver.

L'année suivante (1714), au cœur de l'hiver, Prion quitte à nouveau le Gard pour Paris, à pied. Il y rejoint le marquis d'Aubais qui, entre-temps, a fait le trajet en voiture. Dans le Comtat Venaissin, (Vaucluse actuel), après quelques épisodes dinatoires et dansants, l'écrivain-copiste manque d'être racolé une seconde fois par l'infanterie royale. Mais la guerre de Succession d'Espagne est terminée : ce nouveau péril est conjuré sans trop de mal, à coups de discussions et d'arguties juridiques avec les militaires. Sur la côte de Tarare, Prion craint d'être gelé vif, le 5 mars 1714, à la façon d'un garçon apothicaire qui l'accompagnait, tué raide par le froid. Il ne s'en tire que par un recours judicieux à la gourde ou taupette d'eau-de-vie qui le suit dans tous ses déplacements. À Roanne, il embarque sur la Loire avec une quinzaine de personnes, dont une Indienne basanée ; on rame tour à tour, on se dispute sabre au clair, l'Indienne attrape des diarrhées à consommer l'eau du grand fleuve, vraisemblablement polluée. Débarquée à Briare, la petite troupe marche sur Paris et visite, en passant, le château de Fontainebleau. Dans la capitale, Prion boit, pour la première fois, de la bière, qu'il prend pour de la lessive ; il se fait voler par des « cartouchiens » (disciples du bandit Cartouche). Il pousse une pointe jusqu'à Versailles pour contempler le Roi-Soleil à son couchant. Il assiste aux entrées grandioses des ambassadeurs de Venise et de Savoie. Sur le tard, il jouit du spectacle de la publication d'une paix générale entre les puissances européennes.

Ce voyage est suivi, très normalement, d'un retour vers le Sud et de six pacifiques années aubaisiennes ; elles se passent à copier sans trêve, au château, dans une minuscule chambrette. En 1720, Prion décrit les effets indirects de la peste de Marseille ; elle répand la panique à Aubais, pourtant épargné par la contagion. Les lignes de soldats que le régent de France a interposées entre Languedoc et Provence sont-elles pour quelque chose dans cette immunité des régions sises à l'ouest du Rhône, parmi lesquelles seul est infecté le Gévaudan ? C'est possible. Mais la crainte est là : les femmes d'Aubais sont prises d'une rage de désinfection. Elles se frottent d'ail et se parfument le corps de la fumée d'une aile de perdrix ; elles balayent incessamment les rues du village, brûlent des cornes de bœuf, et mettent des crapauds dans leurs corbeilles ; ces bestioles sont censées boire (?) le venin pesteux. Les hommes montent la garde autour des murs en pierre sèche

que l'élite municipale (consuls, juge seigneurial, et greffier-secrétaire alias Pierre Prion en personne) a fait bâtir autour de leur petite agglomération. Prion, à trente-trois ans, bien qu'il ne soit qu'immigré et désargenté, est parvenu au rang de personnalité aubaisienne : sa culture de copiste lui vaut les honneurs du secrétariat communal ; il rédige les billets de santé qui permettent à telle fille, éventuellement jolie, de visiter d'autres communautés, puisqu'elle est reconnue comme exempte de peste.

En 1722, une nouvelle alarme épidémique expulse le marquis d'Aubais et son cher Prion jusqu'à Perpignan : les « manières chatouillantes » des Catalanes font incidemment l'objet de remarques défavorables dans le manuscrit de Pierre. De là, Prion part pour l'Albigeois ; il y va copier pour son maître les manuscrits relatifs aux guerres de religion. Il atterrit ainsi à Brassac, près de Castres, chez un parlementaire de Toulouse ; le petit peuple des campagnes occitanophones y élève des oies et vit de pain de maïs ; les femmes de qualité ne dédaignent pas de porter des sabots ; elles parlent à moitié français ; et les gens d'Église, à moitié latin. À Toulouse, ville de pédants et de moines, Prion admire le canal du Midi et prétend avoir concouru en vers ou en prose pour les jeux floraux. En mai 1722, il est en Gascogne, au château d'Esclignac (dans le Gers actuel), où les rats lui mangent une partie de sa culotte. La montée vers Paris, en compagnie de diverses familles nobles, s'opère cette fois par l'ouest et non plus par l'est. En juin 1722, Pierre embarque sur la Garonne au port d'Agen ; par Bordeaux il parvient à Jonzac ; ses convictions propapistes le font s'étonner de l'incontestable courtoisie des huguenots. Il est maintenant devenu, jusqu'à un certain point, serviteur de confiance du marquis d'Aubais ; ce nouveau voyage est plus confortable que les précédents. Par Poitiers, Prion atteint la Vienne ; il la traverse à Châtellerault : les dames y parlent bon français ; elles ne s'y chaussent point de sabots, à la différence de leurs consœurs du Sud-Ouest et même du Poitou, qui si huppées soient-elles, continuent à porter la chaussure de bois. Ethnographe amateur et touriste classique, Prion, chemin faisant, visite les champs de bataille du XVII^e siècle ou du Moyen Âge, et les arbres sacrés qui guérissent les insensés. Le groupe des Aubaisiens longe ensuite la Loire, observe les levées de ce fleuve et les troglodytes de la région d'Amboise. Par Tours, Étampes et le Hurepoix, le copiste, à la fin de juin 1722, rejoint Paris. Il voit les fous de Bicêtre, l'Observatoire et le portrait de Copernic ; toutes lectures faites, Prion partage les théories héliocentriques de ce savant. Il

s'intéresse au féminisme parisien, aux corporations des lingères et couturières ; il note l'impopularité de John Law, financier disgracié et exilé ; elle flatte ses tendances antibritanniques. Le 26 août, sur ordre supérieur, Prion reprend la route du Midi ; il voyage désormais en voiture ou à cheval ; voilà qui confirme son ascension dans la hiérarchie des domestiques du marquis d'Aubais. À Castres, ville peuplée de nombreux huguenots, de rares jansénistes « et d'aucun franc-maçon », il se livre comme toujours « au transcrivement de vieux bouquins » et à la confection de divers inventaires ; ils le consternent par leurs solécismes. Puis c'est Aubais de nouveau ; il n'en bougera plus de dix années.

En 1730, Prion a quarante-trois ans : le marquis pour une cinquantaine de mois lui fait abandonner l'écritoire ; il le nomme contremaître des maçons et manœuvres ; ceux-ci travaillent à la reconstruction du château ; ils bâtissent un pont-levis, des pavillons, une allée, une bibliothèque et une écurie. À cette fin, ils détruisent quarante maisons du village et une partie du cimetière : d'où, murmure des habitants ! Ils déclenchent une émotion populaire afin d'« assassiner » Prion. Par ailleurs, des manœuvres mécontents lui balancent quelques pierres sur le crâne et le ratent de peu. Cela n'empêche pas Prion, comptable rigoureux, architecte à ses moments perdus et bouc émissaire du peuple d'Aubais, de mettre lui-même la main à la pâte, cette main où fleurissent le cal et le durillon, typiques du travailleur. Notre homme charge et conduit des charrettes de sable ; il surveille la cueillette des olives, la replantation des vignes, le dépiquage des céréales. Pour désamorcer les haines villageoises qui le poursuivent, il remet à neuf de ses propres mains une chapelle rurale. De ces avanies, même surmontées, il gardera rancune aux habitants du Languedoc ; ils sont toujours hautains, dit-il, et l'insulte leur vient à la bouche, dès lors qu'on néglige de s'adresser à eux chapeau bas, seraient-ils simples soldats, laquais, paysans...

En 1732, grand honneur : Prion est député par son maître pour conduire la fille de la maison, M^{lle} de Marissargues, âgée de sept ans, jusqu'à l'abbaye féminine de Montfleury, près de Grenoble. Cette aimable enfant doit y faire quelque séjour et des études, en qualité d'élève pensionnaire. À Grenoble, l'enfant, deux servantes accompagnatrices et Prion, logent à La Coupe d'Or, le « trois étoiles » du cru. Puis c'est l'entrée de la petite Marissargues dans les bâtiments conventuels de Montfleury. On y dénombre quarante religieuses, généralement sorties de la noblesse dauphinoise ou circonvoisine ; chacune d'entre elles dispose d'un fourneau

pour sa soupe ; quatre-vingts femmes de chambre et servantes (soit deux par nonne) sont préposées (notamment) auxdits fourneaux. En outre, on décompte dix-huit pensionnaires, dont la Marissargues. Au retour, la classique « taupette » d'eau-de-vie rend ses services usuels aux deux servantes et à l'auteur, encoffrés dans une chaise roulante, sous une pluie battante. L'été suivant (1733), nouveau voyage à Grenoble en compagnie de la marquise d'Aubais, qui va rendre visite à sa fille : une averse d'aumônes et de gras pourboires (dix sous par servante d'auberge) signale tout au long de la route le passage de la Noble Dame. Prion profite de ce déplacement pour visiter le monastère de la Grande-Chartreuse ; il tient avec précision son habituelle chronique des vins locaux, noue une amitié avec le valet de chambre du supérieur général, décrit le peuple muet des moines et des frères convers ou « vacherons » en robe, occupés à garder les troupeaux bovins de l'abbaye. Il note une donnée du folklore dauphinois : un ange apportait la nourriture à saint Bruno et à ses compagnons, quand ils fondaient la Chartreuse au XI^e siècle. On retrouvera ce thème hagiographique jusqu'au massif de Belledonne. Prion couche, à la bretonne, dans un lit-armoire. Il se plaint d'y être sous clef, au point d'éprouver des peurs nocturnes. Pendant les voyages pré-alpins, lors de la crise de crainte qui marqua cette mémorable couchée, Prion change de personne et de temps : la première partie du récit (entièrement rédigé vers 1743-1744) était censée représenter l'horoscope de Prion, soi-disant rédigé par le notaire aubaisien Valz en 1687, année de la naissance de l'auteur. Cette portion du texte parlait donc, en bon horoscope, au futur et à la troisième personne du singulier : « Prion fera ceci, fera cela, etc. » En un paragraphe (p. 95), le texte va dorénavant glisser à l'emploi normal de la première personne du singulier et au passé : « Je fus droit à l'église, je pris congé du valet de chambre. » De retour à Aubais, après une rencontre désagréable avec deux loups en Chartreuse, Pierre Prion (toujours copiste) entreprend d'alphabétiser à raison de quatre leçons par jour ou davantage une femme de chambre du château ; elle était venue en Languedoc, comme beaucoup d'immigrantes, à partir d'une région plus septentrionale. L'affaire se termine par une brouille retentissante entre le maître et l'élève. Accuse-t-on Prion d'avoir voulu séduire sa pupille ? En tout cas, il est mis en quarantaine par le personnel du château, dont les domestiques en d'autres temps étaient ses amis ordinaires. La marquise d'Aubais tutoie Prion alors que, bien sûr, il lui dit vous ; elle finit par arranger l'affaire.

Une absence parisienne de M. d'Aubais et de son cuisinier vaut aussi à Prion pendant six mois d'occuper au château les fonctions de cuisinier et pâtissier, couteau à la ceinture et serviette blanche sur la tête, avec une servante et un marmiton sous ses ordres. Plus tard il sera même caviste, et détiendra la clef du cellier, en titre d'office.

Homme complet, voyageur, intellectuel, écrivain, cavalier, maçon-architecte, agriculteur, cuisinier, personnage des Lumières au sens non voltairien et œcuménique de ce terme, catholique convaincu, et partisan éclairé de l'héliocentrisme copernicien, Prion est donc représentatif du groupe mal connu des intellectuels de village en son époque, dans lequel se retrouvent des nobles, des domestiques supérieurs de château, des juristes ruraux, des greffiers ; on y rencontre aussi des prêtres de paroisse comme l'abbé Fabre qui fut le grand écrivain occitan des Temps modernes ; celui-ci demeura quelque temps comme vicaire à la cure d'Aubais ; il y croisa Prion, dans les rets de sociabilité de la micro-élite paroissiale. Par le biais de tels hommes, la haute culture du siècle de Louis XIV, sinon de Louis XV, est réfractée, tamisée jusque dans le fond des campagnes.

Dès cette période, au début du règne personnel du « Bien-Aimé », Prion s'intéresse aux mœurs du village d'Aubais, lequel sera plus tard le « clou » de la seconde partie de son œuvre⁵ : il signale qu'à l'heure des repas les hommes du pays mangent à table, cependant que les femmes prennent leur nourriture au balcon pendant l'été et au coin du feu durant l'hiver. Les domestiques du marquis, en revanche, imitent leurs nobles maîtres chez qui hommes et femmes sont commensaux et commensales ; les uns et les autres forment, à la bourgeoise, une tablée commune de serviteurs, servantes et femmes de chambre, dans la grande cuisine du château. Ainsi de haut en bas s'imitent les habitudes sociales.

Dans un autre ordre d'idées, Prion est également témoin en 1728 d'une ordalie ou « cruentation » peu sanguinaire : un berger du Gévaudan (encore un travailleur immigré, venu de sa montagne) est accusé du meurtre d'un petit pâtre local ou « goujat ». La justice seigneuriale du lieu, le « célèbre tribunal judiciaire d'Aubais » (juge, procureur, greffier, huissier), oblige donc ce « gavache » à enjamber plusieurs fois le jeune cadavre, afin de déterminer l'innocence ou la culpabilité du suspect, au vu de la pâleur ou de la rougeur de son visage. Puis on emmène le berger accusé aux prisons du marquisat local, non sans lui couper, pré-

caution éternelle, les boutons et cordons de sa culotte. Il sera relaxé par le présidial de Nîmes, et remontera dare-dare en Gévaudan, sans demander son reste.

En l'année 1738, Prion jette un regard rétrospectif sur ce qu'il appelle sa vie d'esclavage et de servitude, de résignation gaie et de pauvreté ; « les esclaves ne font jamais fortune », constate-t-il, sans se révolter pour autant. Fils aîné de notaire, il se tient lui-même pour un déclassé, frustré de son héritage par la tante marâtre et par une sœur. Catholique fervent, Prion n'est point superstitieux, ni pèlerin de choc ; il se garde du jansénisme comme de la peste puisqu'il a signé, de gré ou de force, le formulaire qui renie cette doctrine ; le scribe accepte son médiocre sort avec humour, et parfois bonhomie ; il ne regimbe pas contre le processus de descente sociale qui l'a fait passer de l'état de modeste fils de famille à celui de domestique supérieur. Est-il vraiment à plaindre ? Ce n'est pas sûr. Maniaque du chiffre, Prion décompte en effet, quelques années plus tard, les serviteurs de tout rang, grands ou petits, qu'il a vu défiler en quarante-sept ans au château d'Aubais, depuis l'aumônier jusqu'à la chambrière en passant par le secrétaire, le laquais, le marmiton, la berceuse et le dindonnier. Il en trouve deux cent quatre-vingt-huit au total soit un brassage ou turnover de soixante et un par décennie ; les plus nombreux dans ce total étant les laquais et chambrières, une centaine de personnes, dont le marquis et sa femme changent très fréquemment. N'exagérons donc pas le paternalisme des grandes maisons seigneuriales d'autrefois : l'instabilité du personnel y était de règle ; constatons que les bas salaires du XVIII^e siècle languedocien permettaient alors aux très gros employeurs d'embaucher et de faire vivre, momentanément, des centaines de personnes « étalées » sur plusieurs dizaines d'ans. Prion appartient dans cette vaste phalange au petit noyau permanent et (osons le mot) privilégié : ce groupuscule comprend ceux que leur intelligence et leur docilité ont rendus indispensables au maître, jusqu'à les faire bénéficier de la stabilité de l'emploi ou d'une titularisation de facto dans le personnel employé sur place. Le père Prion était notaire, son fils est secrétaire ; l'activité d'écriture n'est pas si différente dans les deux cas, mais d'une génération à l'autre on est passé de la possession d'un petit capital à l'obtention d'un maigre salaire, en argent et surtout en nature. D'une certaine façon, Prion illustre ici la modernité du XVIII^e siècle, pendant lequel le rôle du salariat y compris dans le secteur tertiaire tend à grandir par rapport au XVII^e.

Notre homme est socialement déchu. Néanmoins, à force d'énergie personnelle, il a su atterrir dans une niche bas située, mais relativement confortable.

Reprenant le fil chronologique, Prion fait état, en 1738, d'un nouveau et ultime voyage à Paris. Il passe le Rhône au Pont-Saint-Esprit, point de transit et de tourisme obligé. Il traverse le Comtat Venaissin du sud au nord, et voit Valence avec son université. Longtemps décadente, elle est remise en meilleur état depuis peu : le doctorat n'y est plus conféré au rabais. Il transite à Vienne : les vins excellents y adoucissent les chagrins de la vie, et « concilient à ce pays-là l'estime des gens raisonnables et de bon goût ». Arrivé en Dauphiné rhodanien, Prion enfourche une grosse ânesse ; elle l'amène jusqu'à Lyon, au faubourg de La Guillotière. Par Tarare, Moulins, Nevers et Montargis, il gagne Paris ; il y est comme toujours la proie de ses manies statistiques ; la victime aussi d'aubergistes normands, qui voleurs, qui éthyliques. Aux guichets du Louvre, par temps estival, il boit chopine dans un bouchon à bière : là, il est agressé, sans trop en souffrir, par deux soldats aux gardes, la tavernière étant complice du couple de ruffians. La canicule oblige Pierre, faute d'argent pour acheter du vin, à consommer l'eau de Seine, dont les bactéries lui donnent le dévoiement ou diarrhée qui racle ses boyaux en août 1738. Il fréquente une payse, servante née à Rodez et tyrannisée par une maîtresse parisienne. Il fait même l'objet de propositions conjugales, par l'entremise d'une aubergiste. Il les repousse du pied, sous prétexte d'un antiféminisme trivial, et par conscience d'être un homme pauvre.

Tenait-il à ce moment-là un journal quotidien, dont son autobiographie écrite en 1744 ne serait que la mise au net ? C'est bien possible. Il écrit en effet (f° 107) : « Ayant aujourd'hui pris mon congé de la ville de Paris pour retourner à Aubais »... Et, de fait, après avoir assisté aux réjouissances que donnait Louis XV à l'occasion du mariage d'une princesse française avec l'infant d'Espagne, Prion reprend la route du Languedoc par la voie classique de Champagne et Bourgogne : Sens, Joigny, Chalon-sur-Saône, Mâcon et Lyon. Parmi les descriptions urbaines qu'il effectue au long du chemin, on retiendra Villefranche-sur-Saône : cité sans noblesse, dit-il (ce qui constituerait une exception, la plupart des villes françaises au XVIII^e siècle étant dominées par

Pierre Prion, émigrant rouergat, fut scribe, secrétaire, précepteur, cuisinier, pâtissier, contremaître agricole, maçon, manœuvre, valet de chambre, routier, caviste et homme à tout faire chez le marquis d'Aubais, lui-même grand érudit méridional.

Des années 1740 à 1759, Prion, intellectuel de campagne, a décrit sa propre existence ainsi que les faits et gestes des châtelains et villageois de la paroisse d'Aubais (Gard actuel).

Ses observations, pleines d'humour, jalonnent de longs périples pédestres à travers la France.

Sa "chronologiette" d'Aubais, inédite, a fourni la substance de *Mon village sous Louis XV*, d'Émile Léonard (1941).

Depuis, le manuscrit de l'autobiographie de Prion a été retrouvé dans l'Aveyron. Le voici, publié par Ranum et Le Roy Ladurie.

Un document étonnant, digne de Rétif, Jamerey-Duval et Ménétra, chroniqueurs d'un XVIII^e siècle populaire.



9 782070 705191

ISBN 2-07-070519-6 A 70519 

67 FF tc